

Le médecin et le consulaire

Les relations entre Galien et Flavius Boéthos sous Marc-Aurèle *

par Danielle GOUREVITCH **

L'hiver 162/163 arrive à Rome un médecin d'Asie Mineure ; il a fait de très longues études médicales dans les meilleurs centres de l'époque (Pergame, Alexandrie, etc.) ; il a soigné avec un grand succès les gladiateurs de sa ville natale ; il a 33 ans ; il est extrêmement ambitieux : c'est Galien. D'emblée, il cherche à s'introduire dans la bonne société romaine (1), par l'intermédiaire de ses co-nationaux micrasiatiques et par celle des philosophes ou des amateurs férus comme lui d'Aristote. C'est ainsi qu'il est accueilli par un certain Eudème lequel, à Pergame, avait été un ami de son père Nicon, mais s'était installé à Rome une dizaine d'années avant la première arrivée de Galien ; celui-ci le présente à Flavius Boéthos ; les trois hommes se rencontrent notamment à l'occasion d'une des maladies du philosophe.

Le cas d'Eudème

Le récit dans le *De praecognitione* en est fort long, et je l'abrègerai. Ce péripatéticien souffre de la fièvre quarte, autrement dit d'une forme de paludisme. C'est le premier cas important traité par Galien avec succès depuis son arrivée à Rome, alors que notre asiatique a encore une certaine virginité morale et ne connaît pas les pièges de la grande ville. "Quant à moi, ... je fis connaître non seulement en pures paroles mais aussi en actes mes pronostics de ce qui allait se passer et mes traitements, jusqu'à ce que se produisît l'événement suivant, comme tu (=Épigénès) le sais fort bien, toi qui as assisté à la maladie tout entière de l'illustre péripatéticien Eudème, du début jusqu'à la fin. Un jour, après le bain, il commença par avoir une espèce de malaise ; à la huitième heure (2), il eut des frissons qui le forcèrent à jeûner ; le jour suivant se déroula sans incident, mais il jugea plus sûr de laisser passer la huitième heure. Comme rien de fâcheux ne s'était passé à cette heure-là, bien qu'il eût jeûné jusqu'à la neuvième heure et comme aucun changement ne se produisait, il prit un bain et mangea un peu. Le troisième jour, il vint me rendre visite, comme il en avait l'habitude, mais, par mesure de sûreté, il jugea bon de laisser ce jour-là aussi passer les heures suspectes. Il attendit donc jusqu'après la neuvième heure pour prendre un bain, il mangea abondamment, convaincu désormais que rien de fâcheux n'allait lui arriver.

* Séance d'avril 2011.

** 21, rue Béranger 75003 Paris.

“Le quatrième jour, comme il se rendait au bain en notre compagnie, il se tourna vers toi en souriant et dit : ‘est-ce qu’aujourd’hui aussi, qui est le quatrième jour, il est plus sûr de laisser passer la huitième heure, ou est-ce que je peux déjà prendre mon bain ?’ Toi, tu ne t’attendais à aucun problème et tu lui conseillas d’aller prendre son bain, ce que firent aussi tous les autres qui étaient là ; moi, j’étais seul à garder le silence. Quand il me demanda les raisons de mon silence, je répondis que l’idée me tenaillait que le début d’une fièvre quarte s’était produit le premier jour où il m’avait demandé de lui prendre le pouls”. Galien n’est pas écouté, le malade “prit un bon bain et mangea sans exagérer ; ensuite, vers le soir, il me fit appeler. Il me demanda de lui prendre le pouls de nouveau et il reçut la même réponse que celle qu’il avait entendue avant le bain, encore plus ferme qu’alors. C’est pourquoi il décida de faire encore plus attention”... “Il resta chez lui, prit un bain et dîna ... Quant à moi, comme tu me demandais mon avis, je te répondis ... que je soupçonnais alors qu’un début d’une très petite attaque de fièvre quarte était en train de se produire, et je m’en allai car j’avais à rendre visite vers le soir à un malade qui n’habitait pas tout près.

“Immédiatement après mon départ, Eudème prit un bain et mangea, et peu après il eut une sensation de chaleur dans tout le corps ; il crut qu’elle était due à la boisson qu’il venait de prendre, car il avait bu du vin vieux. Le lendemain, il discuta de ce point précis avec ses médecins habituels, qui eux aussi étaient tout prêts à croire que la cause en était le vin. Pensant qu’il n’aurait pas d’autre ennui, le quatrième jour après l’accès de chaleur il prit un bain et mangea comme à son ordinaire. Mais quand il commença à montrer des signes clairs de fièvre, il fut persuadé qu’il s’agissait d’une fièvre quarte et de ce fait il me loua d’avoir, moi seul, pris auparavant son pouls efficacement, alors qu’il était persuadé que c’était seulement en matière de réflexion philosophique que j’avais quelque renom justifié tandis que je ne m’étais intéressé à la médecine que secondairement. Il avait aussi entendu dire que, lorsque mon père me poussait à l’étude de la philosophie, il lui avait été ordonné par des songes incontestables de me faire apprendre la médecine à fond, et non pas comme une connaissance d’importance secondaire”... On discute, “si bien que, lorsque vint à son compte le paroxysme de ce cycle, il rassembla les meilleurs des médecins de la ville et leur demanda de chercher le traitement de sa maladie. Quant à moi, j’étais bien content d’être laissé en dehors, car je ne voulais pas lutter de parole avec eux. Les plus réputés d’entre eux décrétèrent qu’Eudème devait boire de la thériaque” (3), médicament composé qu’exècre Galien et refuse particulièrement quand “la maladie n’était pas encore arrivée à son point de coction”.

“Le lendemain matin, ils revinrent chez lui alors que nous n’étions pas encore là et ils lui donnèrent le remède, tout gêné qu’il était de leur faire savoir quelque chose de ce que je lui avais dit et frappé aussi de ce que tous les médecins qui venaient lui promettaient absolument que la prise de ce remède lui ferait le plus grand bien. Quand le paroxysme se produisit à l’heure habituelle, ils dirent qu’il en était ainsi quelquefois ; qu’à la première prise le remède ne faisait qu’agiter et déplacer la maladie ; mais que s’il en prenait une deuxième fois, il serait complètement débarrassé si, le jour où l’on prévoyait que se produirait le paroxysme du quatrième jour, il en prenait le matin de la même façon. Sur ces mots, ils s’en allèrent pleins d’espoir. Mais la fièvre quarte n’attendit pas le cycle suivant ; elle attaqua à l’improviste à la huitième heure et elle fut encore plus forte que la veille. Quand ils vinrent le matin, comme tu sais, ils jugèrent bon de donner pour la deuxième fois de la thériaque. Et ils lui en donnèrent à peu près à la même heure que celle où s’était produit le paroxysme précédent. Et puis, ils s’en allèrent.

“Un paroxysme analogue au précédent l’attaqua et après celui-ci un deuxième. À la suite de cela, vers le soir, il me demanda à quoi je m’attendais. Moi, comme tu le sais, étant donné que je connaissais désormais le mouvement de ses artères, je lui dis : ‘Pour l’instant, je ne peux pas répondre à ta question avec une certitude absolue, mais il se pourrait que je puisse te donner une réponse demain matin, quand j’aurai examiné toutes tes urines de la nuit’. Je revins donc juste avant l’aube ; je les examinai et je lui ordonnai de conserver encore toutes ses urines jusqu’à mon retour, et je promis de revenir vers la quatrième heure. À mon retour, j’examinai les urines et je lui pris longuement le pouls. Je lui expliquai que le paroxysme d’une troisième fièvre quarte se produirait à la même heure. Et puis je m’en allais.

“Peu de temps après vinrent rendre visite à Eudème Sergius Paulus qui, peu de temps après, devint préfet de la ville (4), et Flavius Boéthos, lui-même ancien consul et fervent adepte de la philosophie d’Aristote tout comme Paulus. Eudème leur exposa tout ce qui me concernait et dit que ne s’était pas accomplie la prophétie qui devait s’accomplir le jour même, à propos d’un paroxysme qui devait se produire, et qu’il faisait bien attention à la façon dont il se produirait. Lorsque celui-ci arriva, vers la même heure que les précédents, Eudème s’étonna et révéla mes prédictions à tous ceux qui lui rendaient visite - et c’était à peu près tous ceux qui dans la ville de Rome se font remarquer par leur rang et leur éducation. Il se trouva que Boéthos, qui avait entendu dire que je pratiquai excellemment l’anatomie, avait déjà fait appel à moi pour une démonstration sur la parole et sur la respiration, pour que je fasse comprendre comment elles se produisent et grâce à quels organes. Quand il apprit mon nom, il expliqua cela aussi à Paulus, et il dit qu’après cette expérience il m’invitait à faire la démonstration pour lui aussi. Car Paulus dit qu’il n’avait absolument pas l’occasion de voir les phénomènes qui sont rendus apparents par la dissection. Et également Barbarus, l’oncle de l’empereur Lucius (5), qui était alors gouverneur de la région appelée Mésopotamie, demanda d’avoir cette occasion de s’instruire, tout comme Paulus. Et par la suite aussi, le consul Sévère, qui était un adepte passionné de la philosophie aristotélicienne...

“Mais j’en reviens au cas d’Eudème. Il était en effet épuisé par les trois accès de fièvre quarte et les médecins désespéraient de son sort, étant donné que c’était déjà le milieu de l’hiver (6). Mais moi, puisqu’il était mon maître et qu’il se trouvait que j’habitais tout près, j’étais dans l’obligation de répondre à ses appels deux fois par jour.

“C’est en cette circonstance qu’Antigènes, l’un des élèves de Quintus et l’un des assistants de Marinus (7), eut l’occasion de se moquer de moi. Il était considéré comme le premier des médecins et il traitait tous les gens les plus puissants. Je ne sais pourquoi il dit ironiquement à ceux qui étaient de mon côté qu’ils ne tarderaient pas à se rendre compte de quel individu ils faisaient la louange, quand ils verraient emporter Eudème de la maison. Et tout en disant cela aux personnes non-compétentes qui se trouvaient là, de temps en temps il changeait de discours et se tournait vers les médecins en disant : ‘Eudème a 63 ans, il a trois fièvres quartes en plein hiver et Galien se fait fort de le soigner’. Quant à moi, très cher Épigènes, les prédictions que je fis après cela à son sujet ainsi que le traitement que j’appliquai, je sais que tu les claironnas tout le temps. Mais pour moi, je devins pour la première fois l’objet d’une haine jalouse, alors que j’attirais le respect par la dignité de ma vie et par mes succès dans l’art. En effet, je provoquai l’étonnement quand je prédis le jour où cesserait l’accès de fièvre quarte qui avait commencé le premier. Et quand j’exposai la date que je prévoyais pour la fin du second, tous furent frappés d’étonnement. Quant au troisième, ils priaient les dieux pour que le sort me démentît. Quand celui-ci se termina à son tour, le jour que j’avais prévu, j’en

acquis une réputation considérable, non seulement pour mes prédictions mais aussi pour mon traitement.

“Ce n’est pas seulement Antigénès qui aurait voulu rentrer sous terre à cause des injures qu’il avait violemment lancées contre moi, ce fut la même chose pour Martianus (8), qui à ce moment-là et déjà auparavant avait auprès des jeunes médecins une grande réputation d’anatomiste. Deux de ses traités d’anatomie étaient alors très appréciés. Il fut fâché lui aussi de ce qu’Eudème avait dit que non seulement je méritais bien l’éloge de tous mais qu’aussi il fallait m’admirer ; et il m’attaqua en disant que j’avais fait ces prédictions non pas grâce à l’art médical mais à la mantique. Et quant à cette mantique, quand certains lui demandaient en quoi elle consistait, quelquefois il disait qu’elle reposait sur l’observation des oiseaux, quelquefois sur la divination par les sacrifices ; parfois aussi sur l’interprétation des symboles, parfois aussi sur les mathématiques.

“Voici ce qui en fin de compte se passa dans le cas d’Eudème : quand arriva le jour pour lequel j’avais prédit que se produirait la fin complète de sa troisième fièvre quarte, Martianus vint rendre visite à Eudème à la neuvième heure ; il dit que l’actuel paroxysme n’était pas seulement un peu plus fort mais beaucoup plus grave que la paroxysme précédent ; et il partit sur-le-champ, le visage rayonnant, montrant clairement qu’il se réjouissait de l’échec de ma prédiction. Mais Eudème qui éprouvait un bien-être qu’il n’avait jamais éprouvé auparavant et qui en tout cas avait confiance que je ne me tromperais pas dans ma prédiction, attendit qu’arrivât quelque autre médecin. Ce n’en est pas un qui arriva, mais deux ou trois, car ils guettaient tous ce qu’il en serait de ma prédiction, priant pour qu’au moins pour la troisième fièvre quarte ma prédiction fût fautive et mauvais mon traitement. Eudème leur demanda à eux aussi ce qu’il leur semblait de son cas. Il entendit les mêmes réponses que celles que lui avait faites Martianus, et, se rendant compte que, comme Martianus, ils étaient tous rayonnants, il comprit de lui-même qu’ils se réjouissaient de ce que ma prédiction et mon traitement eussent échoué. Comme contrairement à mon habitude j’étais en retard, pour avoir été retenu par une visite, il ne cessait de m’envoyer chercher, puisque j’étais son voisin comme je l’ai dit, voulant me faire donner mon avis sur le sentiment de bien-être qu’il éprouvait. Donc quand j’arrivai, il ne me laissa même pas le temps de m’asseoir, mais me tendit la main en me demandant de lui prendre le pouls. Je le lui pris et il me demanda avec anxiété ce que j’avais à lui dire. En souriant, je dis : ‘Rien que du bien’. Et lui : ‘Dis-moi cela avec précision’. Et moi : ‘Est-ce que ça ne te suffira pas de te réjouir de ce qui va arriver, pour avoir entendu un résumé en gros’ ? - ‘Pas du tout, dit-il, je désire entendre tout par le menu’. - Écoute donc : cette nuit, tu seras complètement débarrassé de ton état morbide, et il s’en suivra la disparition de tous les symptômes déjà installés ou à venir’. Et je précisai : ‘Ceci vient de m’être révélé grâce aux battements de ton pouls, par la nature qui gouverne ton corps, qui s’est réveillée désormais et qui s’est mise en mouvement de manière à faire sortir tout le mal qui était en toi, plus précisément dans les humeurs de ton corps. - Que veux-tu dire quand tu dis que cela t’a été révélé par la nature, car certainement elle ne t’a pas adressé la parole ; dis-moi cela. Car tu vois bien que je te suis dans ton raisonnement bien mieux que tous ces lamentables médecins. - Parce qu’elle a produit un mouvement des artères vers le haut plus net que l’élargissement dans les deux sens, ce qui se produit toujours quand la nature cherche à rejeter du corps ce qui lui nuit’. Là-dessus Eudème prit la parole et dit : ‘Mais puisque nombreuses sont les voies que la nature a prévues pour l’évacuation (en effet, le vomissement, les flux de ventre, également l’abondance des urines, des sueurs abondants, l’hémorragie, l’écoulement normal des hémorroïdes, tout cela produit une évacuation complète), ce serait le propre de ton art de me révéler la

façon dont va se produire l'évacuation. - Ceci et ceci encore marquent qu'il va se produire une hémorragie, et ceci fait prévoir des sueurs'. Et j'ajoutai aussi à mon argumentation, les signes annonciateurs des vomissements. 'Nous n'avons pas à retenir de signe particulier d'une évacuation massive par le bas-ventre, mais étant donné qu'aucun des autres signes n'est présent, il resterait à espérer que c'est ce qui va t'arriver à toi. - La façon dont tu as découvert ce qui va se produire, tu l'as exposée en vrai dialecticien'. Nous en avions déjà discuté le soir et, quand tu te présentas le matin, tu n'entendis qu'un résumé de ma prédiction, le philosophe n'étant pas capable de parler avec mesure comme il en avait l'habitude, mais criant à tous ses amis qui entraînent qu'Apollon Pythien par la bouche de Galien avait bien voulu faire des prophéties aux malades et en plus les traiter et les guérir complètement au jour prédit. 'La guérison de ma maladie - car je suis convaincu que je vais déjà tout à fait bien -, Galien me l'a annoncée depuis longtemps ; et il a gagné et dans son traitement et dans sa prédiction. Il m'a débarrassé de trois fièvres quartes, auxquelles je succombais pour avoir bu de la thériaque à contretemps ; mais quand ce fut le moment, alors que les autres ne disaient rien, Galien me donna le remède et me sauva, lui l'objet de leur dérision sur ce qu'il estimait pouvoir sauver en plein hiver un vieillard qui en était à sa troisième fièvre quarte" (9).

Ce récit d'un cas rendu pour ainsi dire public et dont le traitement réussi a fait sensation, ouvrant bien des portes à notre jeune ambitieux, montre aussi la détestable atmosphère de rivalité et de pinailage qui s'installait dans l'*Urbs* impériale autour des malades illustres, et laisse subodorer des problèmes graves de santé publique, paludisme bien sûr, mais aussi pollution. Mais revenons-en à Boéthos.

Flavius Boéthos homme public

Celui-ci est originaire de Ptolémaïs de Syrie, ancien nom hellénistique de l'actuelle ville d'Akko en Israël, le Saint-Jean d'Acre des Croisés. Il fait une belle carrière, celle que les Romains appellent *cursus honorum* : il a déjà été nommé "consul suffect" ou va l'être ; il n'est pas possible de préciser l'année exacte (entre 160 et 164) de cette charge de "consul désigné" pour quelques mois, plus honorifique que lourde, qui lui permettra de devenir *legatus Augusti pro prætore* c'est-à-dire gouverneur de Syrie-Palestine, ancienne province de Judée, modifiée par Hadrien ; c'est là qu'il mourra (*De libris propriis* I 17), mais les circonstances ni même la date exacte de sa mort ne sont connues (171 ?) (10).

Ce personnage officiel lit Aristote et les auteurs médicaux, et s'intéresse à l'anatomie ; il trouve en Galien, qui, grâce à ses blessés pergaméens, a acquis une connaissance exceptionnelle de l'anatomie humaine, un interlocuteur de choix. Il le pousse auprès de ses amis, et cherche à le faire briller, notamment lors de démonstrations publiques d'anatomie, sur des animaux. C'est lui qui notamment l'aide à organiser sa fameuse expérimentation sur la respiration et la phonation (cf. *Progn.* 2), troublée par l'intervention malveillante et scandaleuse du philosophe Alexandre de Damas (11). Galien renoncera d'ailleurs à de telles démonstrations à grand spectacle à partir de 169, préférant au grand nombre des admirateurs choisis.

Pourquoi une démonstration sur la voix ? Parce que c'est lors de ce premier séjour romain que Galien prépare et compose son ouvrage en quatre livres *Sur la voix* ; et le dédicataire en sera Boéthos, comme le médecin le rapporte lui-même dans l'un de ses traités auto-bibliographiques (*De libris propriis* I 6) ; c'est l'époque aussi (12) des livres *Sur l'anatomie d'Hippocrate* et *Sur l'anatomie d'Erasistrate* (*Ibid.* I 7), ce dernier "écrit surtout pour l'amour de la gloire", dans une atmosphère très polémique, celle de la riva-

lité avec un certain Martialaios (dont le nom est incertain, *alias* Martianus), qui avait semble-t-il, envisagé d’empoisonner ce rival venu d’ailleurs.

À Boéthos Galien dédicacera aussi sa première version des *Pratiques anatomiques*, alors en deux livres, composés au début de ce séjour romain, laquelle brûlera lors d’un de ces incendies si fréquents à Rome ; on n’en sait pas grand chose, contrairement à celui qui dévastera une partie centrale de Rome à la fin du règne de Commode, en 192 (13). Galien n’en avait pas de copie, et il ne récupérera pas le manuscrit, resté unique, de Boéthos après la mort de celui-ci. C’est pourquoi il se lança dans la rédaction d’un ouvrage beaucoup plus ample et d’une plus grande ambition, du même titre mais en quinze livres dont seulement I-VIII et le début de IX (K. II 214-371) sont conservés en grec, le reste l’étant en arabe (14). Quant à *Sur l’utilité des parties*, seul le livre I en était composé quand Boéthos partit pour son gouvernement, les seize autres devant l’être après la mort du co-empereur de Marc Aurèle, Lucius Vérus, à la toute fin de 168 ou au début de 169. Ce livre I, Galien le retrouvera et s’en réjouira, car à l’époque au début de sa carrière, il ne faisait habituellement pas faire de doubles. Mais si l’on en croit les *Pratiques Anatomiques* I 1 = K. II 217 Boéthos a eu l’ouvrage dans son entier : “Quand Boéthos fut parti, j’écrivis mon grand traité sur l’utilité des parties, et quand je l’eus terminé, en 17 livres, je les envoyai également à Boéthos qui était encore en vie” (selon la traduction par Hunain, dans un passage qui n’est conservé qu’en arabe).

Boéthos père et époux

Boéthos confie d’abord un fils à Galien, peu après il lui confiera sa femme (probablement dans le courant de l’été 164), nous offrant ainsi un cas pédiatrique et un cas gynécologique, sur le détail médical desquels je ne m’appesantirai pas ici, me contentant de montrer le rôle du médecin introduit dans l’intimité d’un foyer, toujours protégé en principe par le *Serment* d’Hippocrate. Un des deux fils du couple (15), Cyrille, plus exactement *Flavius Cyrillus* selon le système romain (16), “tomba malade, puis guérit ; puis la maladie le reprit ; et après cela le jeune garçon eut une nouvelle attaque de fièvre : je déclarai qu’il mangeait en cachette, car ce qu’on lui donnait ouvertement était de la qualité qui convenait, et en quantité appropriée. Boéthos confia la garde de cet enfant à sa mère qui promit de le surveiller étroitement, en restant à côté de lui toute la journée et en barrant la porte à ceux qui pourraient venir lui rendre visite, en dormant dans sa chambre. Et elle fermait soigneusement cette porte à clef de l’intérieur. Surveillé de la sorte pendant quatre jours, l’enfant eut un accès de fièvre au cours de la nuit.

“Boéthos s’attacha à mes pas, m’emmena avec lui et me conduisit chez lui pour voir l’enfant. L’accompagnèrent également ceux qui le rencontrèrent en chemin, et tu (=Épigénès) en étais. Je constatai que l’enfant avait quitté la chambre à coucher en même temps que sa mère, pour s’installer dans une autre pièce, dans laquelle il y avait un lit où était étendue la mère. Une couchette avait été fixée à ce lit, un peu plus bas qu’en son milieu. C’est là qu’elle avait couché l’enfant, le surveillant pour empêcher que personne s’approchât de lui... ‘J’ai amené, dit-il, Galien que voici pour qu’il entende de ta bouche le récit de la garde vigilante que tu as menée ces derniers jours auprès de notre fils’”, et Galien reprend : “Dès que j’eus tâté l’artère du poignet de l’enfant, je dis qu’il n’avait pas la fièvre, et que cette affirmation allait être la source de plaisanteries sur mon compte pour ceux qui me disaient devin. Boéthos m’interrompit et dit : ‘Moi aussi, comme tu sais, j’ai l’habitude de dire en leur présence que tu es un devin, quand tu prétends que peut être connu grâce aux théories de la médecine ce que tes rivaux disent impossible à connaître... Tous vous me demandiez donc de dire enfin mon oracle. Mais moi, je vous

demandai la permission de prendre une fois encore le pouls de l'enfant (17). Ceci fait, je dis : 'Tu es prêt à témoigner, Boéthos, que personne ne s'est approché de moi pendant toute notre route, pendant que j'étais avec toi et que nous bavardions ensemble ; que personne ne m'a révélé l'oracle que je suis sur le point de vous dire'. Il dit qu'il était prêt à porter témoignage : tu te rappelles comme je ris alors ; et je vous demandai de faire attention et d'écouter, disant que l'oracle était du devin était celui-ci : 'Cyrille ici présent a, dans cette pièce, quelque nourriture cachée ; et ainsi, lorsque sa mère (sort, notamment pour aller au bain) ..., son fils prend la nourriture qu'il a cachée et peut ainsi la manger'. En entendant ces mots, Boéthos se précipite immédiatement sur son fils, s'en saisit, le fait passer sur le lit, ordonne que la couchette soit étalée et essaye de trouver tout de suite la nourriture cachée. Quand toutes les couvertures de dessus et tout ce qu'il y avait dessous eurent été secoués, ensuite il secoua les coussins et puis il souleva la chaise pour voir s'il n'y avait pas quelque chose de caché dessous. Comme rien ne se montrait, même ainsi, il fit passer l'enfant du lit vers la couchette, retourna complètement le lit, ordonna de l'étaler à son tour. Il se mit à rire et dit : 'Que dit le devin?'. J'étais étonné qu'il n'eût rien trouvé là où il croyait qu'il y avait de la nourriture cachée et je m'emparai de la seule chose qui n'avait pas été examinée, vu que personne n'avait soupçonné que c'était là que se cachait ce que nous cherchions, et je le secouai. C'était un tout petit voile de Tarente, qui appartenait à la mère de l'enfant, et qui était disposé sur la chaise. Quand je secouai ce voile, il tomba à terre un morceau de pain qui en était enveloppé ; vous tous, vous vous esclaffâtes bruyamment, riant avec Boéthos et louant mon art divinatoire.

"Boéthos, qui riait plus fort que les autres, s'étonnait que le pouls, s'il est vrai qu'il peut montrer qu'il y a de la nourriture cachée, pût aussi indiquer ce que l'enfant allait faire quand sa mère était dans la salle de bains... Tu me demanderas sans doute (poursuit Galien) ce qui me fit conjecturer que ce qui était caché était de la nourriture. Écoute-moi donc là-dessus : un enfant ne peut pas contenir longtemps le trouble de son âme, quand il est sur le point de parler en public, de s'exercer à la lutte ou au pancrace, de faire montre de quelque supériorité physique ou psychique, et particulièrement s'il est l'objet d'une accusation... Ayant entendu ces mots, Boéthos dit que, par les dieux, il s'étonnait qu'aucun des docteurs n'eût connu des prescriptions si simples (18)".

Cette observation, faite vraisemblablement en 163, tire son intérêt de son obscurité même. Elle laisse ignorer beaucoup de choses, à commencer par l'âge du petit Cyrille, qui peut se situer sans doute aux alentours de six/sept ans puisqu'il n'a plus, semble-t-il, de nourrice, mais qu'il peut encore, dans une circonstance exceptionnelle, être confié à sa mère toute la journée et toute la nuit. Le système relationnel que nous décrit Galien pour cette famille est fortement hiérarchisé. L'épouse de Boéthos est ici l'exécutante aveugle des consignes maritales, et Cyrille est présenté comme un objet d'observation pour la gloire du médecin. Des quatre personnages, seuls les hommes ont effectivement droit à la parole : nous n'entendons ni l'enfant ni sa mère. Autour du quatuor, la cour des admirateurs recrutés en chemin, qui, d'admiration, s'esclaffent bruyamment. L'ironie du ton nous paraît blessante quand on conçoit la charge psychologique de cet épisode, et Galien participe du préjugé alors commun de l'infériorité du petit enfant... Aucun assistant ne semble choqué de cette présentation de malade digne de l'Assistance publique du siècle dernier, et le petit malade n'a nul droit au secret, livré au contraire en pâture à la curiosité des amis.

Toujours est-il qu'à quelque temps de là l'épouse souffrit d'une maladie gynécologique que Galien présente comme mystérieuse et très délicate, mais qui pourrait en fin de compte être, chez une femme assez forte, une inflammation pelvienne qui suivit son

cours naturel avec l'aide plus psychologique que médicale de Galien ; mais encore une fois ce n'est pas le diagnostic qui nous importe ici. Elle "était atteinte de ce qu'on appelle un flux féminin. Elle commença par avoir honte d'appeler les médecins en renom, dont déjà, aux yeux de tous, il était clair que je faisais partie ; et elle confia son sort à ses habituelles sages-femmes, les meilleures de la ville. Comme rien n'y faisait, Boéthos nous rassembla tous et nous consulta pour savoir ce qu'il fallait faire. Comme on était tombé d'accord de tout faire selon la thérapeutique établie par Hippocrate et par les meilleurs médecins qui lui succédèrent, Boéthos voulut que je me montrasse fréquemment aux femmes qui prenaient soin de son épouse ; que j'examinasse les composants des remèdes destinés aux différentes parties, tout en gardant à l'esprit le projet global, à savoir essentiellement celui d'assécher non seulement les parties de la matrice, mais aussi l'ensemble du corps. À savoir aussi celui de soumettre les parties féminines à des onctions astringentes. C'est ce que je fis". Mais d'abord sans succès...

"Là-dessus, il apparut un gonflement à l'abdomen de la malade, qui faisait tout à fait penser à celui qui apparaît chez la femme enceinte. Ce gonflement, certaines des femmes qui prenaient soin d'elle crurent qu'il était effectivement dû à une grossesse. Mais, parmi les médecins qui d'autre part l'assistaient, nul ne fut de cet avis. En effet, les traces d'évacuation du flux féminin qui apparaissaient chaque jour allaient contre cette opinion".

Ses femmes néanmoins lui faisaient "tout ce qu'on fait à une femme enceinte, et en particulier ... un bain quotidien. Or, une fois qu'elle se trouvait dans la première salle de bains, une douleur terrible la saisit, telle qu'il s'en produit habituellement chez les femmes en couches ; et une humeur d'aspect aqueux se répandit en telle quantité que la malade fut emportée évanouie hors des bains. Ses femmes appelaient et poussaient des cris, mais aucune d'elles ne lui frictionnait ni les pieds ni les mains ni la 'bouche du ventre' qu'on appelle habituellement estomac. Par hasard, je me trouvais devant la porte extérieure des bains, j'entendis les cris, je me précipitai à l'intérieur. Ayant vu qu'elle était évanouie, je m'emparai d'un onguent à base de nard et lui frictionnai l'estomac, ordonnant aux femmes qui se trouvaient là de ne pas rester plantées à pousser de vains hurlements, mais aux unes de lui réchauffer les mains, aux autres les pieds, à certaines de présenter à ses narines des substances odoriférantes. Alors rapidement nous la fîmes revenir à elle". La sage-femme croit pouvoir triompher, alors que les médecins se demandaient "quoi faire, personne n'osant continuer de soigner la malade selon le projet précédemment adopté ni non plus passer à une autre méthode. Mais une nuit que je pensais à ce cas, il me vint l'idée que voici : le jour où, comme je l'ai dit, elle s'était évanouie, et où j'avais dit aux femmes qui restaient là plantées, en train de crier, qu'elles n'étaient d'aucun secours, je m'étais emparé d'un onguent au nard et mis à frictionner la bouche de l'estomac et les hypochondres. Or, je me rappelai que j'avais senti dans ces régions une telle mollesse des muscles des hypochondres que, bien qu'ayant d'abord décidé un massage plutôt brutal, je renonçai à masser fort par crainte de lui faire ici ou là des marques livides en frottant sa chair", bref le corps de cette dame faisait "penser à du lait qui est en train de cailler pour se transformer en fromage mais qui n'est pas encore vraiment caillé". Il fallait l'assécher et réchauffer. Et donc Galien, en réfléchissant que l'erreur particulièrement commune que les médecins commettent chaque fois à l'égard de la plupart des maladies, c'est d'éliminer l'humeur en excès, mais en négligeant d'éviter que se reproduise une situation analogue chez le malade ainsi purgé, je décidai que le principe général du traitement serait de donner très peu de boisson, de frictionner l'ensemble du corps, de faire des onctions préparées de la façon suivante : non pas avec un mélange

de poix et de résine, mais avec du miel et seulement du miel, cuit longuement puis mis à refroidir jusqu'à environ la chaleur de l'eau de source en été. Mais il valait mieux, je le savais, la débarrasser à travers la peau de l'humidité excessive, et en même temps guider cette humeur vers la vessie grâce à des remèdes diurétiques, et chercher à la diriger vers le bas, par le bas-ventre. J'essayai cette méthode pendant les sept jours consécutifs qui suivirent son évacuation massive.

“Et pendant ce temps Boéthos demandait à tout notre groupe et à chacun de nous en particulier de concevoir une méthode de traitement. Alors moi, je le pris à part, à l'écart des serviteurs et des amis qui se trouvaient dans la maison et je lui tins en privé le langage que voici : ‘puisque tu sais que jusqu'à ce jour je n'ai jamais connu d'échec, pas même une fois, dans mes entreprises médicales, considère en toi-même si tu me permets de faire ce que je veux dans l'affaire de ton épouse durant toute la durée des dix jours à venir. S'il y a une amélioration évidente à chacune de mes interventions, tu me laisseras après cela m'occuper d'elle le même nombre de jours une deuxième fois. S'il n'y a pas d'amélioration alors je renoncerai complètement à m'occuper d'elle'. Il tomba d'accord tout de suite avec moi ; et je commençai par la purger par le bas-ventre au moyen d'un remède hydragogue, puis...” le traitement se poursuit doucement et au bout de quinze jours, “il n'y avait plus de trace de la maladie ; et Boéthos qui se rendit compte que j'avais fait plus que ce que j'avais promis me demanda d'achever complètement le traitement de son cas et de donner des instructions pour l'avenir pour que sa femme ne retomât pas dans le même état. Lorsqu'à la fin du mois, elle eut tout à fait bon teint, qu'il ne lui manqua plus rien de son état naturel, et que n'apparaissait plus aucun signe de flux, Boéthos m'envoya quatre cents pièces d'or” (19). Cette somme énorme de 40000 sesterces valorise à la fois l'époux qui ne regarde pas à la dépense, sa femme et leur médecin ; mais provoque le contrecoup pervers qu'on pouvait attendre, le renouvellement de la haine et de la jalousie de ses confrères (20), notamment de Martialios.

Conclusion

Les amis de Pergame, amis directs du médecin ou amis de son père, bien placés dans leur pays, aisés voire riches, bien élevés, cultivés, parlant bien voire écrivant, de près ou de loin lui ont ouvert le chemin à son arrivée, et Galien a toujours été fidèle à sa “family connection” : nous avons surtout parlé d'Eudème, mais il y eut aussi Apellas, Thétras et peut-être Glaucon, et Épigénès à qui le *De Praecognitione* est dédié : ce dernier personnage est assez mystérieux pour mériter quelques remarques : certains historiens croient qu'il était le médecin personnel d'Eudème ; il semble qu'il ait plutôt été un amateur en médecine, riche et cultivé, féru de médecine et ferré en médecine, et son “client”. Galien en tout cas est resté très attaché à sa “petite patrie”, “notre Pergame”, “notre Asie”, comme il les appelle. Plein de talents, il a su sortir de ce cercle en l'utilisant au mieux, et se faire la plus brillante des clientèles jusque dans la famille impériale. C'est ainsi qu'Euphratès le proposa à Marc-Aurèle pour qu'il lui préparât la thériaque à laquelle il s'était malheureusement habitué (21), quand Marcus était sur le Danube, probablement en 170, et avait des problèmes d'approvisionnement.

Ses nouveaux amis de Rome, Romains d'origine ou non, mais tous plus romanisés que lui, étaient indispensables à ce Grec, très conscient de sa valeur personnelle et de sa valeur de Grec, mais aussi sensible à son infériorité d'étranger ; sourcilieux en même temps, et susceptible, refusant le système clientéliste à la romaine, qu'il trouvait trop astreignant et même dégradant, dévoreur de temps, mais cherchant par ses dédicaces et

son dévouement le patronage de sénateurs et de membres du gouvernement et de l'administration ayant des prétentions culturelles que l'*otium* romain leur permettait de satisfaire.

Il ne faut pas oublier que, à cette époque de constants transferts culturels restée dans l'histoire comme celle de "Seconde sophistique", ces milieux sont tout à fait bilingues (22), ce qui convient à Galien, lequel confie (*De sanitate tuenda* I 10, 17 = CMG V 4, 2) qu'il écrit "pour les Grecs et pour ceux qui, barbares de naissance, aspirent à des intérêts grecs" (23). Galien sait profiter de cette ambiance et de ces réseaux culturels, se glissant jusque dans les familles. On a vu Barbarus, oncle de Vêrus, qui fit une carrière brillante et plutôt futile, mais eut le temps d'écouter Galien (lui envoyant peut-être aussi des sténographes pour prendre des notes, par ex. *De libris propriis* 1).

Ainsi ce ne sont pas seulement des Grecs qui parlent de Galien aux empereurs : après août 166, à Rome, Lucius Vêrus revenu d'Asie mineure, "plusieurs personnages, dans l'entourage des empereurs, me nommèrent comme étant un savant" (d'un type éminemment désirable, de ceux) "qui prouvaient leur science médicale et philosophique par des faits et non de simples discours (24)" : d'où un désagrément pour Galien qui prend très mal de devoir accompagner ceux-ci en campagne, et plus précisément à Aquilée où règne la peste.

La lutte est rude pour ceux qui veulent se faire une clientèle de haut niveau ; il faut plaire, inspirer confiance, entrer dans l'intimité des familles, réussir, en évitant de tomber sous le coup de la loi *Cornelia de sicariis et veneficiis* (81 av. J.-C.), visant meurtre et mort accidentelle par empoisonnement : le médecin grec, non-citoyen, risquait plus que son adversaire romain éventuel le châtement de la loi : Galien en tout cas a été quelque temps fermement convaincu que son ennemi et rival Martialios allait l'abattre par le poison : conviction étayée par l'histoire (rapportée par Eudème) d'un jeune homme qui était arrivé à Rome à une dizaine d'années auparavant, et qui, comme lui, faisait des démonstrations anatomiques ; "on le fit mourir par le poison, avec les deux serviteurs qui l'avaient accompagné (25 et 26)".

NOTES

- (1) Notamment pour l'intérêt sociologique du témoignage de Galien sur cette brillante période de l'Empire, H. SCHLANGE-SCHÖNINGEN, *Die römische Gesellschaft bei Galen. Biographie und Sozialgeschichte*, Berlin-New York, de Gruyter, 2003.
- (2) Le comput horaire de Rome est fort différent du nôtre, comportant toute l'année douze heures de jour et douze heures de nuit, ce qui donne des heures de longueurs très différentes.
- (3) Pour ce médicament composé et fort controversé, on se reportera au numéro spécial de la *Revue d'histoire de la pharmacie*, octobre 2010.
- (4) Le *praefectus urbanus* ou *praefectus urbi* est un sénateur chargé de la police de la ville.
- (5) Marcus Vettulénus Barbarus, oncle paternel de Lucius Vêrus, lui-même né en 130, co-empereur de Marc-Aurèle de 161 à 169, dont la campagne parthique propagea la "peste" dite antonine. Consul ordinaire en 157, Barbarus accompagna en 164 une des filles de Marc-Aurèle, Lucilla, lorsqu'elle alla épouser Lucius Vêrus à Éphèse ; il s'intéressa à la philosophie et à la médecine.
- (6) Période en laquelle en principe le paludisme n'est que latent.
- (7) GOUREVITCH D. et GRMEK M. - "Aux sources de la doctrine médicale de Galien : l'enseignement de Marinus, Quintus et Numisianus", in W. HAASE ed. *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, vol. 37/2, De Gruyter, Berlin, 1994, 1491-1528.
- (8) *Alias* Martialios.
- (9) *De praenotione* 2-3 = K. XIV 605-619 = V. NUTTON ed. trad. CMG V 8,1 (K. indique les références à l'édition sans traduction de Kühn au XIX^{ème} siècle).

LE MÉDECIN ET LE CONSULAIRE

- (10) Pour l'attestation épigraphique de ce personnage, PIR², F 229 dans *Prosopopée de l'Empire romain*, commenté (dans M. CORDIER ed. *Les élites et leurs facettes*, Paris, 1999) par M.-H. QUET (p. 405, note 20).
- (11) DEBRU A. - "L'expérimentation chez Galien", in ANRW, 37/ 2, 1718-1756 et son livre du même titre, 1994.
- (12) Sans parler des livres disparus (sauf pour leurs titres en arabe) : *L'anatomie pratiquée sur les morts* ; *L'anatomie pratiquée sur les vivants* ; *Sur la cause de la respiration* (en deux livres), avec pour ce dernier un résumé grec en un livre (K IV 465-511) ; enfin *Sur la voix*, conservé dans une traduction latine *De voce et anhelitu*.
- (13) BOUDON-MILLOT V. et JOUANA J. - *Sur la nécessité de ne pas se chagriner*, CUF, Paris, 2010.
- (14) GOUREVITCH D. - "Un livre fantôme : le Galien arabe de Greenhill", dans JACQUART D. - *Les voies de la science grecque*, Droz, Genève, 1997, 391-445.
- (15) GOUREVITCH D. et GOUREVITCH M. - "Chronique anachronique. XI. Un enfant boulimique ?", *L'Évolution psychiatrique*, 48, 1983, 853-857. On ne sait rien du devenir de cet enfant.
- (16) Galien est manifestement embarrassé par l'usage des noms à la romaine : il donne le *cognomen* de *Cyrellus*, de son père *Boethus* ou d'un certain *Paullus* etc. Mais il peut ajouter le *nomen* : ainsi *Flavius Boethus*, ou *Claudius Severus*.
- (17) Pour le pouls des enfants, PIGEAUD J. - "Du rythme dans le corps. Quelques notes sur l'interprétation du pouls par le médecin Hérophile", *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1978, 258-267.
- (18) *De praenotione* 7, 2-16. = K. XIV 635-641 = V. NUTTON, CMG V 8, 1, Berlin, 1979, p. 104-111 avec son commentaire, et GOUREVITCH D. et GOUREVITCH M. - "Chronique anachronique. XI. Un enfant boulimique ?", *L'Évolution psychiatrique*, 48, 1983, 853-857.
- (19) *Pronostic* 8 = K. XIV 641-647 et CMG *ad loc.*
- (20) GOUREVITCH D. - "La malade, sa maladie et ses thérapeutes dans la Rome impériale", *Actions et recherches sociales*, mars 1990, 42-47.
- (21) GOUREVITCH D. et GOUREVITCH M. - "Chronique anachronique. IX. Marc-Aurèle devint-il toxico-dépendant ?", *L'Évolution psychiatrique*, 48, 1983, 253-256.
- (22) Sur le cas du Romain Cordus qui possède tout juste quelques livres d'Homère, cf. Carl DEROUX, "La plus petite bibliothèque privée du monde romain : la *cista* de Cordus (Juvénal, *Sat.* III, 206-207)", in *Neronia VIII*, Coll. Latomus 327, Bruxelles, 2010, 315-331
- (23) Lui-même savait certainement le latin, puisqu'il soigna des malades de tous les niveaux socio-culturels, mais il n'aurait jamais eu l'idée d'écrire en cette langue.
- (24) *Pronostic* 9, 5 = K. XIV 649-650 = CMG V8, 1, p. 118, et *Sur ses propres livres*.
- (25) *Pronostic* 4, 16 = K. XIV 624 = CMG V 8, 1, p. 92.

RÉSUMÉ

On étudie les relations intellectuelles, scientifiques et sociales, entre Galien, fraîchement arrivé d'Asie Mineure dans l'Urbs, et l'ancien consul Flavius Boéthos (qui allait devenir gouverneur de la province de Syrie-Palestine), qui le protège dans une société pleine de pièges et qu'il connaît mal, et lui confie les traitements de sa femme et d'un de leurs fils, du nom de Cyrille. On verra que le plus illustre médecin de l'Antiquité classique après Hippocrate, mais qui n'est pas citoyen romain, n'est pas toujours bien à son aise et a besoin de ce protecteur très haut placé. Bien entendu la lecture directe des textes grecs se fera sur les éditions les plus récentes, en anglais dans le CMG (V. Nutton) et en français dans le CUF (V. Boudon).

SUMMARY

The author describes the rich relationship between young Galen, just arrived in Rome from his native Minor Asia, and Flavius Boethos a consul suffectus who was to become the governor of Syria, and asked him to cure his wife and then their son, Cyrillos. Although very famous, Galen who never became a Roman citizen, needed such a friend and social mentor.

